

Le Nouveau-Brunswick se réchauffe

Épisode de verglas dans la Péninsule acadienne en janvier 2017, inondations dans le Sud au printemps 2019, onde de tempête dans le Sud-Est en décembre 2010, les régions du Nouveau-Brunswick n'ont pas été touchées de la même façon par les événements météorologiques extrêmes.



Pour Guillaume Fortin, professeur de géographie et directeur de la maîtrise en études de l'environnement de l'Université de Moncton, l'étude des changements climatiques doit donc passer par une compréhension des spécificités climatiques régionales.

«À l'échelle globale, on a connu une augmentation de la température de 1°C au XXe siècle, mais le nord du Canada s'est réchauffé trois plus rapidement», illustre-t-il.

Lors d'un webinaire organisé pour la communauté universitaire, le chercheur a rappelé qu'il existe pas moins de 11 climats différents au Nouveau-Brunswick. L'expert dans les risques naturels a actualisé ces cartes pour en tirer de riches enseignements.

Si les disparités régionales persistent - l'air atlantique humide et doux affecte le centre sud-ouest et la zone côtière tandis que des masses d'air continental sec et froid affectent la partie nord-ouest du Nouveau-Brunswick - on observe que l'enneigement dans la province a connu une légère diminution (quantité de neige reçue, épaisseur totale et durée).

L'étude des indices de sécheresse a révélé une hausse du nombre et de l'intensité des épisodes de sécheresses entre 1971 et 2020, bien que le phénomène reste rare. Ces résultats peuvent surprendre, note M. Fortin, car les projections climatiques tablent sur une augmentation des précipitations dans la région.

«On s'attend à une hausse des précipitations au cours les années à venir mais la hausse des températures devrait accélérer l'évapotranspiration et ce qui fait qu'il y aura moins d'eau dans le sol, ce qui pourrait causer des sécheresses quand la végétation a le plus besoin d'eau, au mois d'août et au mois de septembre», explique-t-il.

Autre constat, si les trois années les plus chaudes des 50 dernières années (2020, 2001 et 2004) sont aussi les plus sèches, les années les plus froides (1976, 1981 et 1972) ne sont pas nécessairement les plus arrosées.

La température annuelle moyenne du Nouveau-Brunswick a cru de 1,1°C de 1970 à 2020. Les modèles climatiques prévoient qu'elle augmentera encore d'environ 5°C d'ici 2080, selon le rapport d'étape 2020 du plan d'action contre les changements clima-

tiques de la province.

En prenant l'exemple de Fredericton, l'Atlas climatique du Canada prévoit que le nombre de jours où le thermomètre dépassera le 30°C pourrait - selon les scénarios - être compris entre 22 et 63 par an pour la période 2051-2080. La moyenne n'était que de 8 jours entre 1976 et 2005.

ÉPISODES DE CHALEUR EXTRÊME

Guillaume Fortin note que d'autres recherches devront être menées pour déterminer où, quand et comment les sécheresses sont susceptibles d'affecter les communautés et les écosystèmes à l'échelle de la province.

Les épisodes de chaleur extrême se feront davantage sentir en milieu urbain.

Une étude menée sur le phénomène des îlots de chaleur dans le Grand Moncton par l'un de ces étudiants au cours de l'été 2018 a mis en évidence que les températures sont beaucoup plus élevées dans les zones où l'on trouve surtout de l'asphalte et peu d'arbres.

«Durant un épisode caniculaire il y avait 6°C de différence entre Riverview et le centre-ville de Moncton», détaille M. Fortin.

En fin de compte, l'urbanisation et la disparition de la forêt urbaine mettent à risque les personnes âgées, les malades chroniques et les personnes sans climatisation.

«Le passage progressif d'un couvert forestier à un couvert urbain et l'ajout d'aires de stationnement sont des exemples de changements anthropiques sur le territoire qui ont inévitablement un impact sur le climat à l'échelle urbaine. L'impact de ces modifications de l'utilisation des sols se reflète dans les bilans énergétiques des surfaces et de l'air, ce qui entraîne des différences de température entre les zones urbaines et les zones rurales», peut-on lire dans l'étude.

Le géographe a aussi souligné l'importance de disposer de données fiables pour être en mesure de s'adapter en s'appuyant sur la science et non sur des perceptions.

«Pour détecter des changements, des ruptures, il nous faut des données de bonne qualité. Si on a des biais, des données manquantes, une relocalisation de station météo ou un changement d'instrument, on risque d'avoir une fausse idée de ce qu'il s'est passé.»

Les derniers travaux du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat rendus public le 28 février démontrent que les changements climatiques sont plus fréquents, plus intenses et qu'ils s'opèrent de façon beaucoup plus rapide que ce qui avait été évalué précédemment.

Ce rapport monumental de 3675 pages produit par 270 auteurs provenant de 67 pays est bien plus alarmant et accablant que le précédent, qui date de 2014. Il établit que la température moyenne sur la planète s'est déjà réchauffée de 1,09°C par rapport à l'ère préindustrielle et que la probabilité que nous atteignions une augmentation de 1,5°C est désormais supérieure à 50%. ■